

128. D. 377.

# JEANNE MATHIEU

OU

## ÊTRE AIMÉ POUR SOI-MÊME.

COMÉDIE-VAUDEVILLE, EN UN ACTE,

PAR M. N. FOURNIER,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE  
DU GYMNASÉ-DRAMATIQUE, LE 28 AOUT 1848.

---

### DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

M. NÉRAUDOT, banquier. . . . .	MM. NUMA.
LUDOVIC, artiste peintre. . . . .	DESCHAMPS.
BASTIEN, garçon d'hôtel. . . . .	PRISTON.
JEANNE, fille de Néraudot. . . . .	Mlle MELCY.

---

La scène est au Tréport, dans un hôtel modeste.

---

NOTA. - S'adresser pour la musique, à M. Jubin, bibliothécaire, au théâtre.

---

Le salon commun d'un hôtel. — Deux portes à droite ; l'une au premier plan, portant le n° 4 ; l'autre au deuxième plan, portant le n° 8. — Le fond est ouvert sur une terrasse. — Une fenêtre à gauche du public. Du même côté, un guéridon. — A droite, une table pour écrire.

---

**SCÈNE I.**

(On entend à droite un bruit de sonnette.)

**NÉRAUDOT, puis BASTIEN.**

**NÉRAUDOT, sortant de la chambre n° 4, à droite ; appelant :**  
Garçon ! — Dieu ! qu'on est mal servi dans cet hôtel !... — Un homme comme moi !... Garçon !

**BASTIEN, entrant par le fond.**

N° 4 ? J'y suis... me v'là, Monsieur, me v'là... Dame ! c'est que je suis tout seul ici.

**NÉRAUDOT.**

Allons donc ! (A part.) Dire qu'à Paris, j'ai dix laquais, plus faimés les uns que les autres !

**BASTIEN.**

Je vous croyais en promenade, comme les autres baigneurs, avec vot' demoiselle ; et j'étais là, sur la plage, au lavoir, à regarder Madeleine, la fille du premier pêcheur du Tréport ; Dieu, les beaux bras ! c'est au lavoir que ça se voit... Et puis, son petit bonnet de coton lui va si bien ! J'en suis coiffé !...

**NÉRAUDOT.**

Eh bien ! épouse-la.

**BASTIEN.**

L'épouser ! C'est aisé à dire ; savez-vous ce qu'on m'demande pour ça ? Une somme folle ! Deux cents francs d'économies ! à moi qui n'ai que trente écus de gages. Dame ! ce n'est pas ici un grand hôtel... En attendant, qu'est-ce qui pâtit ?

**NÉRAUDOT.**

Parbleu ! c'est ton service ; et s'il ne fallait que cette bagatelle pour...

**BASTIEN.**

Vous dites, Monsieur ?...

**NÉRAUDOT, à part.**

Qu'est-ce que j'allais faire ? me trahir... Non non ; je ne dois être ici que M. Mathieu...

**BASTIEN.**

Monsieur disais ?..

NÉRAUDOT.

Je disais, mon garçon, que l'on pourrait organiser une petite souscription dans l'hôtel ; je donne vingt sous... Un demi pour cent sur ton bonheur à venir... Ah ça, dis-moi, est-il arrivé ici de nouveaux voyageurs ?

BASTIEN.

Depuis hier, deux.

NÉRAUDOT.

Ah ! voyons, qui donc ?

BASTIEN.

D'abord, un gros monsieur, qui vient prendre les bains de mer pour maigrir un peu.

NÉRAUDOT.

Ce n'est pas ça... Et puis ?

BASTIEN.

Et puis un petit sec, qui vient les prendre...

NÉRAUDOT.

Pour engraisser!... Ce n'est pas ça non plus. Pas de jeune homme ?

BASTIEN.

Non, Monsieur.

NÉRAUDOT, *à part.*

Diable ! (*Haut.*) Tu m'avertiras s'il en arrive d'autres.

BASTIEN, *à part.*

Est-il curieux, ce vieux-là !

NÉRAUDOT.

Et surtout n'oublie pas mon journal... le bulletin de la Bourse.

BASTIEN.

Non, Monsieur. (*A part.*) Je retourne au lavoir. (*Il sort.*)

## SCÈNE II.

NÉRAUDOT, *seul.*

C'est pourtant bien ici que le jeune Champenois doit descendre... Son père, mon vieil ami Mercadet, devait me l'expédier pour le 49 ; et déjà trois jours de retard ! Que de temps perdu pour un banquier qui brûle de se retrouver à Paris, au centre de ses affaires!... — Et dire que je suis venu par ici complaisance pour une petite fille romanesque, qui traite ce voyage là comme une partie de bal masqué, et qui veut savoir si elle plaira sous son déguisement ! Je suis vraiment trop bon!... mais, Dieu merci, je suis encore plus fin. — (*Mystérieusement.*) Est-ce ma sollicitude paternelle qui m'inspire les ruses les plus ingénieuses, ou bien est-ce la Bourse qui a développé mes dispositions naturelles ? Ce qu'il y a de certain, c'est que le complot que j'ai ourdi, par correspondance, avec mon ami Mercadet, est tout bonnement un chef-d'œuvre de diplomatie. Seulement,

en lui écrivant que je quitterais mon nom si connu de Néraudot pour prendre ici le pseudonyme vulgaire de Mathieu, j'ai oublié de lui demander sous quel nom son fils se présenterait... N'importe; je saurai bien deviner... un des beaux de son endroit!... Pourvu que ma fille ne se doute de rien; elle est si bizarre! Oh! la voilà. Reprenons cet air bonhomme qui me sert à voiler la profondeur de mes artifices.

## SCÈNE III.

NÉRAUDOT, JEANNE.

JEANNE, *venant du fond, et parlant à la cantonade.*

Adieu, Mesdames, bien du plaisir. (*A Néraudot.*) Les voilà partis. Eh bien, mon père, vous le voyez, on nous laisse; à peine deux ou trois de ces messieurs ont-ils demandé, pour la forme : Est-ce que mademoiselle n'est pas des nôtres? Mon Dieu, non, ai-je répondu; il faut que j'achève un petit travail... Et l'on n'a pas insisté; hein? qu'est-ce que je vous disais? Depuis six grands jours que nous sommes ici *incognito*, on ne m'a pas adressé le moindre compliment... et la galanterie de ces messieurs se réduit aux devoirs de la civilité puérile et honnête.

NÉRAUDOT.

Ah ça, on dirait que ça te fait plaisir?

JEANNE.

Oh! non; mais cela prouve du moins que j'avais raison. A Paris, dans nos brillants salons de la rue Saint-Georges, tout le monde m'accablait d'hommages; et de quels hommages! tout ce qu'il y a de plus outré... Des fadeurs banales, des phrases toutes faites, débitées, à tour de rôle, par des mannequins élégants... Mais ces empressements, ces adorations, pouvais-je les prendre pour moi? Hélas! c'est à l'héritière qu'ils s'adressaient, à la fille unique d'un banquier millionnaire!... Dieu, quel malheur d'être riche!

NÉRAUDOT.

Un malheur

JEANNE.

Le plus grand de tous! Songez-y donc, mon père; on ne peut pas savoir si on est jolie... on doute de soi-même! Concevez-vous rien de plus affreux que de s'entendre dire qu'on est charmante, et de ne pas oser y croire?

NÉRAUDOT.

C'est le supplice de Tantale... de la coquetterie! Bah! crois-le toujours; je te le garantis, moi.

JEANNE.

Vous êtes mon père... ce n'est pas la même chose... Comment s'empêcher de voir que tous ces prétendants, si louangeurs pour

moi, ont, au fond, beaucoup d'enthousiasme pour ma dot? Ils appellent cela s'établir.

AIR : *Vaudeville de la Somnambule.*

Angé du ciel ! c'est à vous que j'aspire,  
Disent-ils tous, et cependant,  
L'un pour une étude soupire,  
L'autre pour un poste important ;  
Des tiers, des quarts d'agents de change  
Aspirent à se compléter ;  
Et tous cherchent la main de l'ange,  
Afin de s'aider à monter.  
C'est un appui qui les aide à monter !

Enfin, j'ai remarqué que les riches étaient aussi les plus intéressés.

NÉRAUDOT.

C'est assez naturel... on a un million, on en épouse un autre ; ça produit des petits millions, à l'infini... Il est écrit : Croissez et multipliez ; c'est surtout vrai pour les chiffres.

JEANNE.

Allons, encore de vos idées financières!

NÉRAUDOT.

Eh bien ! non, là, ne te fâche pas ; je voue à l'exécration publique les prétendus qui demandent des dots... passe pour ceux qui en apportent !

JEANNE.

Mais non... pas davantage... je prétends, mon père, qu'il faut aimer une personne pour elle-même, pour elle seule, sans tenir compte de son entourage, de sa position, enfin de tout ce qui est en dehors d'elle ; tenez, par exemple, les talents, c'est déjà de trop... cela s'acquiert avec de l'argent...

NÉRAUDOT.

Bon ! tu as lu cela dans nos feuilletons modernes... c'est du roman social, ou plutôt anti-social... car enfin, raisonnons : Quelle est la base de la société ? l'argent. Tout le reste n'est que du droit naturel.

JEANNE.

Eh bien ! soit !... je suis femme, et j'ai usé de ce droit-là pour refuser tous ces messieurs l'un après l'autre.

NÉRAUDOT.

Une vraie Saint-Barthélemy de gants jaunes !... jusqu'au fils de mon ami Mercadet, l'unique héritier d'un riche fabricant de suif, le lion de Châlons-sur-Marne, que nous n'avons jamais vu, et qui se trouve proscrit par contumace ! — Pourtant, si j'avais bien voulu...

JEANNE, *d'un ton caressant.*

Oui, mais vous ne voulez pas rendre votre fille malheureuse ; je vous demande un peu à quoi vous serviraient vos millions, si vous me faisiez mourir de chagrin !

NÉRAUDOT.

Veux-tu te taire, méchante enfant ! c'est ce langage-là qui m'a déjà vaincu. Les rôles sont changés ; moi, ton père, j'ai dû céder à ton autorité... (*A part.*) Mais je me suis réservé la ressource des petites filles... la ruse.

JEANNE.

Aussi vous ai-je amené ici, au Tréport, plage modeste où personne ne nous connaît, pendant que notre société ordinaire fréquente les bains somptueux de Dieppe ou de Trouville ; vous êtes un petit marchand retiré ; vous ne vous nommez plus Néraudot, mais Mathieu ; moi, je suis artiste de mon état ; je viens prendre les bains de mer pour ma santé, et en même temps, je me sers de mon talent pour défrayer notre voyage ; heureusement je sais manier un crayon. Dans la position qu'elle s'est faite, la pauvre Jeanne est bien humble, bien simple, et dès lors bien peu remarquée... au point que j'ai honte d'avoir si bien réussi... enfin, jusqu'à présent, pour toute conquête, je n'ai trouvé qu'un petit gardeur de bœufs, qui s'est écrié en passant : O le beau brin de fille ! Eh bien ! ce mot-là m'a fait plus de plaisir que toutes les galanteries de mes polkeurs.

NÉRAUDOT, *se frottant les mains.*

Allons, allons, tu n'en seras pas réduite là... patience !... (*Déclament.*) Il s'en présentera, garde-toi d'en douter, des amateurs !... (*A part.*) J'espère qu'il y en a un en route...

JEANNE.

C'est singulier, mon père ; vous avez un air fin...

NÉRAUDOT.

Moi ! j'ai l'air fin ?... (*A part.*) Ça perce malgré moi !... détournons... (*Haut.*) A propos, est-ce que tu ne fais rien, ce matin ?

JEANNE, *prenant son carton de dessin.*

Pardon, mon père, j'ai commencé un dessin... (*Allant à la fenêtre.*) Ce point de vue est si beau ! là-bas... voyez... quel horizon.

NÉRAUDOT.

Oui... toujours de la terre, de l'eau et du soleil... c'est un peu monotone, mais quand c'est peint, ça devient assez joli... quelquefois ça vaut mille écus... moi, j'aime les arts...

JEANNE, *d'un ton de reproche.*

Ah ! mon père ! (*Elle s'est assise auprès de la croisée et se prépare à dessiner.*)

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, BASTIEN.

BASTIEN, *portant une malle sur son épaule, parlant à la cantonade.*

Au numéro 8 ? c'est bien. (*A Néraudot.*) Monsieur ! vous m'avez dit de vous avertir... voilà un jeune homme qui arrive.

NÉRAUDOT, *le prenant à part.*

Chut!... un jeune homme!... comment est-il?

BASTIEN.

Assez joli garçon... l'air franc... ouvert.

NÉRAUDOT, *à part.*

Serait-ce notre prétendant?... (*Bas, en s'éloignant de sa fille.*) Son nom?

BASTIEN.

Je ne sais pas... attendez donc... je crois que c'est écrit sur sa malle... (*Posant la malle par terre.*) On pourrait voir...

NÉRAUDOT, *à part.*

Diable!... (*Haut.*) Bastien, je crois qu'on t'appelle...

BASTIEN.

Moi?

NÉRAUDOT.

Oui... en bas... ce doit être le facteur qui apporte mon journal.

BASTIEN.

Oh! non, Monsieur; il y a une heure qu'il l'a apporté.

NÉRAUDOT.

Et tu ne me le donnes pas, malheureux!... veux-tu bien me l'aller chercher.

BASTIEN.

Dame! j'étais au lavoir à regarder... j'y vais, Monsieur, j'y vais. (*Il sort.*)

NÉRAUDOT, *regardant sa fille qui est occupée, à part.*

Profitons du moment. (*Il examine la malle.*) Une malle superbe; Pas de suscription... Ah! si fait... là... dans ce coin, sur une petite carte... Dieu! qu'ai-je lu! César Mercadet, de Châlons!... c'est lui! le fils de mon ami! le complice de notre ruse!

JEANNE, *se retournant sur sa chaise, près de la croisée.*

Plait-il, mon père?

NÉRAUDOT, *se mettant devant la malle.*

Rien, mon enfant, rien. (*A part.*) Quelle inadvertance! moi qui ai recommandé tant de précautions! afficher son nom! c'est bien d'un jeune étourdi.

BASTIEN, *revenant.*

Monsieur, v'là vot' journal. A propos, vous me demandez le nom de l'arrivant.

NÉRAUDOT, *regardant du côté de sa fille.*

C'est bon, c'est bon.

BASTIEN.

A présent, je le sais.

NÉRAUDOT, *voyant que sa fille écoute.*

C'est bon, te dis-je...

BASTIEN.

Il s'appelle...

NÉRAUDOT.

Veux-tu te taire !

JEANNE, *se levant.*

Qu'est-ce donc ?

BASTIEN.

Il s'appelle M. Ludovic.

NÉRAUDOT.

Hein ? Ludovic !

BASTIEN.

Ludovic Saunier, artiste peintre... voilà ce qu'il m'a dit.

NÉRAUDOT.

Ah ! il se fait app... ah ! il s'appelle Ludovic Saunier... artiste peintre, voyez-vous ça !

JEANNE, *s'avançant.*

Eh bien, mon père, qu'y a-t-il d'étonnant ?

NÉRAUDOT.

Hein ? oui, c'est vrai, qu'est-ce qu'il y a d'étonnant ?... un étranger, un inconnu qui arrive avec ses effets, voilà tout... (*Voyant que Jeanne s'approche de la malle, il s'assied dessus.*) Eh bien, après ? qu'est-ce que tu regardes ?

JEANNE.

C'est vous que je regarde, mon père, qu'avez-vous donc ?

NÉRAUDOT, *assis sur la malle.*

Oh ! peu de chose... un petit étourdissement.

JEANNE, *s'approchant vivement.*

Ah ! mon Dieu ! venez vite prendre l'air...

NÉRAUDOT.

Non, au contraire... c'est en regardant tes horizons... tiens, ça se dissipe... c'est fini... va te rasseoir, je t'en prie ; va te rasseoir... ça me fera plaisir... (*Jeanne va se rasseoir devant la fenêtre d'un air un peu étonné.*) A présent... (*Il arrache la carte qui était sur la malle et la déchire.*) Là, voilà ce que c'est... plus la moindre trace de César Mercadet.BASTIEN, *qui était entré un instant au n° 8, revenant.*

Tiens ! qu'est-ce qu'il fait donc ?

NÉRAUDOT.

Emporte ça... (*A part, pendant que Bastien charge la malle sur son dos.*) Ludovic Saunier ! ce pseudonyme me plaît par son air naturel... enfin, le voilà arrivé ! il s'agira de rattraper le temps perdu, je suis curieux de le voir... et ma fille qui ne se doute pas de ce qu'on lui réserve... quelle bonne rouerie !... le voici... attention... hum ! n'ayons pas l'air. (*Il s'assied à droite et déploie son journal qu'il feint de lire attentivement.*)

## SCÈNE V.

LUDOVIC, *en paletot de voyage entrant par le fond.* JEANNE, *assise à gauche près de la croisée.* NÉRAUDOT, *assis à droite et lisant le journal.* BASTIEN *portant la malle.*

LUDOVIC, *tenant à la main une petite valise et un album, à Bastien.*

Eh ! l'ami... (*Il lui présente la valise*), débarrassez-moi encore de ceci. (*Bastien veut prendre aussi l'album.* (Non, non, pas mon album... ça ne me quitte jamais, ça... (*Apercevant les personnages en scène, et soulevant sa casquette.*) Monsieur, Madame... serviteur. (*Jeanne salue de la tête sans regarder.*)

NÉRAUDOT, *se levant.*

Monsieur !... (*Il salue et se rassied. A part.*) J'ai une envie de rire... (*Reprenant son journal.*) Hum !... zinc... vieille montagne...

LUDOVIC, *à Bastien qui, en entrant au n° 8, heurte la malle.*

Prenez donc garde à cette malle. (*A part.*) Moi qui ne m'occupe jamais de mes bagages... être obligé de surveiller ceux des autres !... (*Haut à Bastien qui rentre.*) Dites-moi... n'y a-t-il pas ici quelqu'un qui m'attend ?

BASTIEN.

Non, Monsieur.

LUDOVIC.

Comment, personne n'a demandé M. Ludovic ?

BASTIEN.

Personne.

NÉRAUDOT, *à part.*

Il dit ça exprès.. c'est adroit. (*Bastien sort.*)

LUDOVIC, *à part.*

Au fait, j'y pense... cette lettre que le maître de l'hôtel m'a remise .. eh oui !... c'est de mon jeune compagnon de voyage, que j'ai quitté à Beauvais, et qui devait me précéder ici.

NÉRAUDOT, *à part, regardant par dessus son journal.*

Il a fort bonne mine, mon futur gendre.

LUDOVIC, *parcourant la lettre, à part.*

Au moment de remonter en voiture... un obstacle imprévu dont il se débarrassera le plus tôt possible... encore des mystères !... moi qui ne peux pas les souffrir... quant à cet échange de malles... la crainte de certains regards curieux... plus tard, il m'expliquera tout; en attendant, il me recommande le secret le plus absolu sur son nom et sur notre rencontre... surtout devant un certain monsieur Mathieu... qu'est-ce que c'est que M. Mathieu ? quelque créancier peut-être... à la bonne heure ! (*Il replie la lettre et la met dans sa poche.*)

NÉRAUDOT, *à part.*

Plus je l'examine, et plus je lui trouve la physionomie du papa... le nez surtout.

\*

LUDOVIC, *à part*..

Qu'a donc ce Monsieur à me considérer ainsi ! (*Haut et répondant à un nouveau salut de Néraudot.*) Monsieur...

NÉRAUDOT, *à part, se levant.*

Il ne sait comment engager la conversation... venons adroitement à son secours. (*Haut.*) Monsieur... la saison est bien belle, pour voyager...

LUDOVIC.

Mais oui... j'ai pu monter la côte à pied ; et de là, j'ai admiré des sites magnifiques.

NÉRAUDOT.

Je comprends cet enthousiasme. . (*Appuyant sur les mots.*) Car vous êtes artiste, à ce qu'il paraît, véritable artiste ! monsieur Ludovic !... Je sais que vous vous appelez Ludovic... et l'on voit tout de suite que vous êtes peintre... (*Ricanant.*) Eh ! eh !... l'album !... tout le bagage !... eh ! eh !... ça ne vous quitte pas... eh ! eh !

LUDOVIC.

Pardon, Monsieur, il me semble que c'est abuser des privilèges de votre âge que de rire ainsi au nez des gens...

NÉRAUDOT, *à part.*

Ah ! diable ! il a raison... ma fille qui est là, toujours ma maudite finesse qui perce ! (*Haut.*) Excusez-moi, c'est un air prévenant que j'ai voulu prendre pour vous faire les honneurs de cet hôtel... Voilà le salon de réunion... Vous aurez des voisins bien tranquilles, bien agréables. Je suis là, moi, au n° 4, porte à porte... enchanté d'avoir fait votre connaissance.

LUDOVIC.

Comment donc ! Monsieur, Monsieur ?...

NÉRAUDOT.

Mathieu !

LUDOVIC.

Monsieur Mathieu ! quoi, c'est vous ?

NÉRAUDOT.

Pour vous servir. (*A part, riant.*) Le nom a produit son effet. (*Haut.*) Monsieur Mathieu, petit marchand retiré... et voici ma fille, Jeanne Mathieu.

LUDOVIC, *saluant avec distraction.*

Mademoiselle... (*Jeanne s'incline, sans lever les yeux.*)

NÉRAUDOT.

Une artiste aussi, qui dessine là une des principales vues du pays.

LUDOVIC.

Voyons. (*Regardant de loin par la fenêtre.*) O ! quelle immensité ! quel spectacle sublime !

NÉRAUDOT, *à part.*

Il joue très-bien son rôle d'artiste, ce gaillard-là ! il faut pourtant que je me concerté avec lui. (*Bas à Ludovic.*) Venez-vous ?

LUDOVIC, *haut, en regardant toujours la fenêtre.*

Où donc ?

NÉRAUDOT, *haut*.

Eh bien... visiter l'établissement... (*Avec intention*.) Nous causerons...

LUDOVIC, *qui a pris son crayon*,  
Merci... j'aime mieux saisir...

NÉRAUDOT, *bas*.

L'occasion ? c'est juste ; comme vous voudrez. (*A part*.) Au fait, c'était convenu avec le papa, il vaut mieux les laisser ensemble... (*A Jeanne*.) Sais-tu qu'il est très-bien, ce jeune homme-là ?

JEANNE.

C'est vrai.

NÉRAUDOT, *à part*.

Tiens... moi qui croyais qu'elle ne l'avait pas regardé ! (*Haut*.) Eh bien ! eh bien ! mon enfant, qu'est-ce que tu fais donc là...

JEANNE.

Quoi, mon père ?

NÉRAUDOT.

Comment, quoi, mon père ? tu vas, tu vas toujours .. et tu n'as pas ton estompe ! (*A Ludovic*.) Concevez-vous cela ? une artiste qui oublie... ce n'est pas vous qui oublieriez votre estompe.

JEANNE, *se levant*.

Je vais la chercher, mon père.

NÉRAUDOT.

Non, ne te dérange pas... je te la rapporte tout de suite... (*A part*.) Je ne la trouverai que dans un quart d'heure... le temps de leur laisser faire connaissance....

JEANNE, *à Néraudot*.

Comment, vous me quittez ?

NÉRAUDOT.

Je reviens... (*A part*.) Il se tient parfaitement, ce petit Mercadet ! Je crois que j'ai rencontré mon égal... (*Haut, avec intention et en faisant des signes d'intelligence*.) Bonjour, monsieur Ludovic !... Eh ! eh ! eh !

LUDOVIC, *l'imitant*.

Bonjour, monsieur Mathieu !... Eh ! eh ! eh !

NÉRAUDOT, *à part*.

Nous nous comprenons.

LUDOVIC, *à part*.

Quel original ! si j'ai le temps, je ferai sa charge. (*Néraudot sort*.)

## SCÈNE VI.

LUDOVIC, JEANNE.

(*Ludovic se prépare à dessiner ; à une certaine distance de la fenêtre*.)

JEANNE, *allant se rasseoir*.

Mon Dieu, si je vous gêne, Monsieur...

LUDOVIC.

Pas du tout, Mademoiselle !... restez donc. D'ici, j'ai toute la vue...  
(*Envisageant Jeanne.*) Oh ! qu'elle est jolie !

JEANNE.

La vue ?

LUDOVIC, *se reprenant.*

Oui... la vue... (*A part.*) Je ne l'avais pas bien regardée d'abord... quel air de candeur !... quelle expression ! moi qui cherche un profil de madone... si je pouvais... (*Haut.*) Seulement, Mademoiselle, ayez la bonté de vous placer un peu de côté...

JEANNE, *se tournant.*

Comme cela ?

LUDOVIC.

Oui... comme cela.

JEANNE.

Voyez-vous bien ?

LUDOVIC.

Très-bien... Quand vous ne bougez pas. (*A part.*) Ravissante !

JEANNE, *assise, copiant le point de vue.*

Il me semble, Monsieur, que votre nom ne m'est pas tout à fait inconnu. Je l'ai vu cité quelque part.

LUDOVIC, *assis un peu plus loin, copiant le profil de Jeanne.*

C'est possible ; j'ai exposé au dernier salon.

JEANNE.

C'est donc cela... et maintenant vous cherchez de nouveaux sujets ?

LUDOVIC.

Je prends ceux que le Ciel m'envoie .. et jamais, je puis le dire, jamais je n'ai rien rencontré de pareil à ce que je copie en ce moment.

JEANNE.

Oh ! je vous crois... le pays est si beau ! vous avez été bien inspiré en venant ici.

LUDOVIC.

Oh ! oui... c'est le hasard qui m'y a conduit ; j'arrive des Vosges ; prenant des croquis à droite et à gauche ; j'ai voyagé à pied jusqu'à Châlons.

JEANNE.

Seul ?

LUDOVIC, *se levant.*

Tout seul... Je n'ai plus de famille, Mademoiselle... J'étais allé à Épinal, appelé par mon pauvre père, pour lui fermer les yeux..... devenu orphelin, j'ai passé toute l'année dernière dans sa petite maison avec son souvenir, sans autre distraction que mon travail qui me le rappelait encore ; car ce sont ses épargnes, à lui, simple cultivateur, qui m'ont mis à même de tenir un pinceau ; aussi, maintenant est-ce à lui, à sa mémoire que je reporte tous mes efforts et tous mes désirs de célébrité. Du reste, libre, n'obéissant qu'à

ma fantaisie, rien ne me gêne, rien ne m'arrête ; je ne m'inspire que de mon art, et j'ai foi dans mon étoile.

JEANNE, *qui a suspendu son travail pour le regarder.*

(*A part.*) A la bonne heure ! voilà comme je penserais si j'étais homme ! (*Elle laisse tomber son crayon. Ludovic le ramasse et le lui rend. Leurs regards se rencontrent.*)

JEANNE, *légèrement embarrassée.*

Eh bien, Monsieur !

LUDOVIC, *retournant à sa place.*

Eh bien ! aux portes de Châlons, pendant que j'esquissais un lever de soleil, j'entends crier, je me retourne, et je vois une chaise de poste dont les chevaux s'emportaient... Un grand jeune homme était dedans qui gesticulait en invoquant tous les saints du Paradis... Je m'élançai à la tête des chevaux.

JEANNE.

O Ciel !

LUDOVIC, *dessinant toujours.*

Et je les arrête... au prix d'une légère foulure... à la main gauche ; heureusement... le pauvre diable était plus mort que vif... Je lui propose de rentrer en ville... Ah bien oui ! mon original pâlit de plus belle... Il y avait là, disait-il, une personne qui s'opposerait à son départ ; c'est même ce qui lui avait fait prendre le grand galop. — Où allez-vous ? lui dis-je ; — Au Tréport. — Tiens ! un pays que je ne connais pas. La dessus, il m'offre une place à côté de lui... ma foi, j'accepte, avec l'arrière-pensée de croquer sa physionomie... c'est bien le moins, n'est-ce pas, après ce que j'ai fait pour lui !... Seulement, aux environs de Beauvais, j'aperçois un accident de terrain qui me tente... Je descends à la première auberge... et je laisse mon homme continuer sa route, avec promesse de le rejoindre ici ; le lendemain, je prends au passage la voiture publique... et au lieu de trouver mon compagnon installé, je rencontre... (*se levant en voyant Jeanne se lever, et fermant son album.*) Ah ! Dieu merci, je n'ai pas perdu mon temps ! .. (*A Jeanne qui s'est interrompue.*) Eh bien ! Mademoiselle, vous ne travaillez plus ?

JEANNE.

Non... j'ai fini.

LUDOVIC, *s'avancant pour voir le dessin.*

Ah ! voyons ?

JEANNE.

Mais, Monsieur...

LUDOVIC.

Bon ! entre artistes, est-ce qu'on fait des façons ?... on laisse ça aux amateurs, ainsi que les compliments, et l'on se donne mutuellement des avis... fraternels. C'est bien, ou c'est mal ; voilà tout.

JEANNE, *avec enjouement.*

En sommes-nous là ? Eh bien, soit ! (*A part.*) Au fait, c'est une

occasion de savoir... (*Haut, en laissant passer Ludovic.*) Tenez; voilà mon ouvrage... qu'en dites-vous.. là, franchement?

LUDOVIC.

Franchement?

JEANNE.

Oui.

LUDOVIC.

Franchement, c'est mal.

JEANNE.

Hein!

LUDOVIC, *comparant le dessin et la vue de la fenêtre.*

Ce n'est pas ça.

JEANNE.

Ce n'est pas ça?

LUDOVIC.

Du tout, du tout.

JEANNE.

Par exemple! (*A part.*) A Paris, ils étaient toujours émerveillés... (*Haut.*) Mais, s'il vous plaît, Monsieur, que trouvez-vous donc?

LUDOVIC.

Je trouve... mon Dieu, je trouve... (*A part.*) Je trouve qu'elle est faite pour être dessinée, plutôt que pour dessiner elle-même.

JEANNE.

Mais enfin, Monsieur...

LUDOVIC.

Tenez, Mademoiselle, il y a des personnes pour qui l'on éprouve tout d'abord un intérêt véritable... Ces personnes-là, on se ferait scrupule de les tromper; et, en même temps, on serait bien fâché de leur faire de la peine... (*Montrant le dessin.*) Voyez, jugez vous-même... Ce ciel n'est-il pas un peu lourd?... cette mer, un peu immobile? Et là... ce trait qui s'égaré... A quoi pensiez-vous donc?

JEANNE, *un peu troublée.*

Mais... je ne sais.

LUDOVIC.

Allons, vous ferez mieux une autre fois; il ne faut pas vous décourager; si jeune! ce ne sont pas les dispositions qui vous manquent.. Non, non; tout en vous révèle une artiste... cette physionomie si expressive, si poétique!

JEANNE, *à part.*

Au fait!... ce n'est pas moi qu'il critique; ce n'est que mon talent.

LUDOVIC.

Mon Dieu, Mademoiselle, je le vois... vous m'en voulez un peu.

JEANNE, *vivement.*

Vous en vouloir? non, non, monsieur Ludovic! Au contraire, je vous sais bien bon gré de votre franchise.

LUDOVIC.

Vraiment?

JEANNE, *avec joie.*

C'est si beau, c'est si rare, un homme tout à fait sincère ! Vous êtes le premier que je rencontre... et j'en suis bien heureuse !

LUDOVIC.

Ah ! Mademoiselle ! (*A part.*) Le charmant caractère !

ENSEMBLE.

AIR : *Valse de Ne touchez pas à la Reine.*

JEANNE.

Point d'éloge menteur.  
Mais voyez quel bonheur ;  
Quand il m'éclaire,  
Il est sincère.  
Avec quelle douceur  
Il sait être sévère ;  
Ainsi qu'un frère  
Pour une sœur.

LUDOVIC.

De chagriner son cœur  
Allons, je n'ai plus peur.  
Quand je l'éclaire  
D'un ton sincère.  
Pour elle avec douceur  
Je dois être sévère,  
Ainsi qu'un frère  
Pour une sœur.

LUDOVIC.

Quelle charmante humeur,  
Mais voyez mon bonheur.

JEANNE.

En lui rien de trompeur,  
Chaque mot part du cœur.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Point d'éloge menteur, etc | De chagriner son cœur, etc.

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, NÉRAUDOT.

NÉRAUDOT, *à Jeanne, en arrivant au milieu d'eux.*

Voilà ton estompe ! ai-je eu de la peine à mettre la main dessus !  
(*A part.*) Je brûle de savoir où ils en sont.

JEANNE, *prenant l'estompe.*Attendez, attendez, ce ne sera pas long. (*Elle efface son dessin.*)

NÉRAUDOT.

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que tu fais-là ?

JEANNE.

J'efface tout ; c'est à recommencer.

NÉRAUDOT.

Pourquoi donc cela ?

JEANNE, *montrant Ludovic.*

Demandez à Monsieur, dont les conseils.

NÉRAUDOT.

Comment ? c'est à lui que tu t'en rapportes ?

JEANNE.

Un bon juge !

NÉRAUDOT, *à part.*

Un marchand de suif !

JEANNE.

Un peintre distingué, qui a exposé au dernier salon...

NÉRAUDOT.

Ah ! il t'a dit qu'il avait exposé...

LUDOVIC.

Deux paysages.

NÉRAUDOT, *à part.*

Quel aplomb !

JEANNE.

Et comme il m'a fait d'excellentes critiques...

NÉRAUDOT.

Des critiques ! (*A part.*) Voilà bien ce qui prouve qu'on n'a pas besoin de s'y connaître !

JEANNE.

Comme il m'a démontré que mon travail ne valait rien, rien du tout..

NÉRAUDOT, *à part*

Le maladroit !

JEANNE.

Je m'exécute de bonne grâce, et je le remercie de tout mon cœur.

NÉRAUDOT.

Bah !

LUDOVIC, *bas à Néraudot.*

Votre fille est un ange !

NÉRAUDOT.

Bon !

JEANNE, *à Néraudot.*

Il est très-bien, ce jeune homme là !

NÉRAUDOT.

Hein ?...

JEANNE.

C'est déjà un ami !... Croirait-on cela?... C'est pourquoi, si vous le permettiez, mon père, je prierais M. Ludovic, pendant son séjour ici, de vouloir bien me donner quelques leçons.

NÉRAUDOT.

Des leçons?... (Se détournant pour rire.) Oh!... elle s'adresse bien...

LUDOVIC.

Avec bien du plaisir, Mademoiselle. (Il retouche son propre dessin.)

NÉRAUDOT, à part.

Nous verrons comment il s'en tirera.

JEANNE, s'approchant de Néraudot, pendant que Ludovic est occupé à la table de l'autre côté du théâtre.

Et pour commencer, tenez, il vient de copier le même point de vue que moi; il faut que je voie son esquisse.

NÉRAUDOT.

Hein?

JEANNE.

Elle est là, sur cet album... Il la regarde en ce moment... chut!... (Elle s'avance sur la pointe du pied vers Ludovic qui ne la voit pas venir.)

NÉRAUDOT, à part.

Ah! mon Dieu! (Il tâche par ses signes d'avertir Ludovic.)  
Hem!... Elle va découvrir qu'il n'en sait pas plus que moi..  
Hem!...

JEANNE, saisissant l'album de Ludovic.

À mon tour!

LUDOVIC.

Que faites-vous?

JEANNE, à Ludovic.

Entre artistes!.. vous savez...

LUDOVIC, voulant l'empêcher de regarder.

De grâce, Mademoiselle...

NÉRAUDOT, de même.

Ma fille, ma fille, c'est très-indiscret!...

JEANNE, regardant.

Oh!... mon portrait!...

NÉRAUDOT.

Son portrait!..

JEANNE.

Oh! que c'est bien! (Se reprenant.) Oh! que c'est mal!...

NÉRAUDOT, prenant l'album.

Pas possible! Eh! oui!... c'est bien son portrait!

*Barcarole d'Haydée.*

NÉRAUDOT.

Oui, cet ouvrage  
Est en effet

Le gage  
D'un talent secret.  
Et le modèle  
Qui l'inspirait,  
C'est elle.  
Vraiment, c'est parfait.

LUDOVIC.

Oui, cette image  
Est en effet  
L'ouvrage  
D'un crayon discret ;  
Près du modèle  
Qui m'inspirait,  
Près d'elle  
Qu'il est imparfait !

JEANNE.

Oui cette image  
Est en effet  
L'ouvrage  
D'un talent parfait.  
Quoi ! pour modèle  
Il me prenait ?  
Son zèle  
Est trop indiscret.

NÉRAUDOT, *à part.*

Comment ! ce petit Mercadet se mêle aussi d'avoir des talents... comme s'il avait besoin de ça ! (*Haut.*) C'est que c'est très-ressemblant !... et flatté encore.

LUDOVIC, *avec chaleur.*

Flatté ! oh ! non, jamais ! c'est impossible ! Ah ! je suis, au contraire, à cent lieues du modèle ! Mais aussi, est-ce qu'on a jamais vu un modèle comme celui-là ? c'est désespérant ! Qu'est-ce qu'un pauvre artiste peut faire ?

JEANNE.

Mais...

NÉRAUDOT, *à Jeanne.*

Ne te formalise pas... du moment que c'est devant moi...

JEANNE.

Eh ! qui vous dit que je me formalise ? (*A part.*) A la bonne heure au moins ! Jeanne Mathieu peut croire à ses éloges...

NÉRAUDOT, *à Ludovic.*

Mon cher Monsieur, un père est toujours flatté... certainement... pourtant... ma modestie... (*Bas.*) Bien ! très-bien ! bravo ! c'est cela !

LUDOVIC.

Plait-il ?...

NÉRAUDOT, *bas.*

Chut !... (*A part.*) Qu'il est adroit !

LUDOVIC, à part.

Qu'a-t-il donc avec ses jeux de physionomie?... C'est un tic.

NÉRAUDOT, à part.

A mon tour! — Abordons la question décisive. (*Haut, avec une certaine solennité.*) Jeune homme, vous me placez, je dois le dire, dans une situation singulièrement délicate...

LUDOVIC.

Comment?

NÉRAUDOT, bas.

Prenez-le, cachez-le... (*Il le lui donne.*) (*Haut.*) Vous comprenez fort bien que, d'un côté, le portrait de ma fille ne doit pas rester entre vos mains et que, de l'autre, je ne suis pas assez riche pour acheter votre album, qui doit être très-précieux. Je n'ai qu'une petite rente viagère de mille écus. Ma fille, après moi, n'aura que son talent.

LUDOVIC, à part.

Pauvre demoiselle!

NÉRAUDOT.

Vous concevez, dans ces circonstances-là, de quelle importance il est que la réputation de ma pauvre Jeanne, sa seule dot, ne puisse même être effleurée...

JEANNE, à part.

Que dit-il là? (*A Néraudot.*) Mon père...

NÉRAUDOT.

Aussi je me flatte que vous voudrez bien me tranquilliser par quelques explications.. (*A part.*) Je lui fais la partie belle, j'espère. (*Haut.*) J'écoute, jeune homme... Eh bien! j'écoute...

LUDOVIC.

Pardon, Monsieur! c'est que, malgré moi, je pensais au dernier vœu de mon pauvre père!

NÉRAUDOT.

Plait-il? (*A part.*) Qu'est-ce que c'est que ça?... Où va-t-il chercher? (*Haut.*) Comment, le dernier vœu?...

LUDOVIC.

Un digne homme, Monsieur! qui ne m'a laissé que son chétif patrimoine, et qui, toute sa vie, a préféré un bonheur simple à des calculs, à des spéculations qui auraient pu l'enrichir comme tant d'autres! Un hasard, ou plutôt une vive sympathie, lui avait fait épouser une jeune fille pauvre qui fut pour lui un ange! (*Néraudot écoute avec une stupéfaction croissante.*) En mourant, il m'a dit: Fais comme moi, mon fils; que la fortune ne soit rien à tes yeux! Je te laisse de quoi vivre bien modestement; c'est ton travail qui doit pourvoir au reste. Attends que le Ciel te montre la compagnie qui doit aussi embellir ta vie; dès que ton cœur et ta raison t'auront dit: c'est elle! n'hésite pas, mon fils, dans quelque rang qu'elle soit placée; si elle est pauvre, tant mieux mille fois! car elle se souviendra toute sa vie que tu l'auras choisie pour elle-même.

JEANNE, *attendrie.*

Oh ! que c'est bien !

NÉRAUDOT, *à part.*

Quel diable de roman nous fait-il là !... ça passe la permission... Je commence à craindre qu'il ne soit trop roué... allons ! Voilà Jeanne qui pleure !

LUDOVIC.

Ah ! Monsieur ! ce souvenir-là se réveille aujourd'hui avec plus de force que jamais !

NÉRAUDOT.

Hein ? (*A part.*) Est-ce qu'il aurait la prétention de m'attendrir aussi ?

LUDOVIC.

Vous vous détournez, Monsieur... Douteriez-vous de ma sincérité ?

NÉRAUDOT.

Moi, douter !... par exemple !... De vous à moi, est-ce possible ? Non, monsieur Ludovic, la noblesse de vos sentiments éclate dans toutes vos paroles. (*A part.*) Farceur ! (*Haut.*) Et quelles que soient vos vues ultérieures...

JEANNE.

Mon père...

NÉRAUDOT, *à Jeanne.*

Laisse-donc... (*A Ludovic.*) Quelles que soient vos vues ultérieures, jeune homme...

JEANNE, *interrompant.*

Monsieur Ludovic... pardon... je voudrais dire quelques mots à mon père...

LUDOVIC.

Dieu me préserve d'être indiscret !... Je me retire, Mademoiselle. Seulement, j'ai peur de vous laisser une impression défavorable... Je vous en supplie, ne me jugez pas sur mon abord un peu brusque, un peu familier peut-être. Je ne saurais dire moi-même du bien de moi... mais j'ai des amis, des protecteurs, qui peuvent témoigner en ma faveur... Ici-même, je crois, le comte d'Uxall...

NÉRAUDOT.

Le comte d'Uxall ! excellente recommandation ! (*A part.*) Que c'est adroit ! il est parti ce matin... (*Haut.*) Je le verrai, jeune homme, et si les renseignements s'accordent avec...

JEANNE.

Mon père...

LUDOVIC.

Je m'éloigne, Mademoiselle, pour vous laisser toute liberté... (*A part.*) Elle est vraiment charmante !... Mais quel singulier père ! (*Il salue et sort.*)

## SCÈNE VIII.

JEANNE, NÉRAUDOT.

JEANNE, *avec animation.*

En vérité, mon père, je ne vous reconnais plus!... Qu'est-ce que je vois? Qu'est-ce que vous faites, et que va penser ce jeune homme? Aller au devant de ses idées, de ses intentions!... lui qui nous était inconnu ce matin! lui montrer un empressement si vif!... Ah! que je souffrais!

NÉRAUDOT.

Allons, bon! l'ingrate!... Lorsque j'entre dans son petit roman, lorsque je consens, par faiblesse, peut-être, à encourager un simple artiste...

JEANNE.

Eh! justement, mon père, c'est ce dont je me plains! Vous faites trop de frais... on n'a pas besoin de vous.

NÉRAUDOT.

Tu crois cela, toi?

JEANNE.

Eh! non! mon père; si j'avais quelque projet de conquête... sur lui ou sur un autre... je voudrais triompher par moi-même, et non pas par votre secours.

NÉRAUDOT.

Dieu! que les femmes sont raffinées dans leur amour-propre!

JEANNE.

C'est qu'aussi, permettez-moi de vous le dire, vous avez une manière de brusquer les choses...

NÉRAUDOT.

Ah! ça, est-ce que tu crois que j'ai le temps de faire ici du marivaudage à ta suite? Moi, un homme de bourse! Je n'aime pas les fluctuations; je veux des opérations hardies, décisives! Ici, par exemple, je joue à la hausse de votre inclination mutuelle... et les chances sont belles! Un charmant garçon, plein de talent...

JEANNE.

Quant à cela, j'avoue...

NÉRAUDOT.

Et quelle imagination!... Cette histoire...

JEANNE.

Plait-il?

NÉRAUDOT, *se reprenant.*

Non, je veux dire... ce récit... enfin ce qu'il nous a raconté là... quelle sensibilité exquise.

JEANNE.

C'est vrai.

NÉRAUDOT.

Il t'aime déjà.

Vous croyez ?

JEANNE.

Ça se voit.

NÉRAUDOT.

Est-ce possible ?

JEANNE.

Tu sais bien ce que tu me disais hier encore sur les sympathies.

NÉRAUDOT.

Oui, mais alors vous me répondiez que j'étais folle.

JEANNE.

Parbleu ! au point de vue financier.

NÉRAUDOT.

Justement, mon père, vous qui repoussiez les soupirants sans fortune !

JEANNE.

Eh bien ! je ne sais... celui-là m'a converti... je crois que je deviens romanesque.

NÉRAUDOT.

Oh ! je vous en prie, ne le soyez pas trop... modérez-vous. Sinon, vous me forcerez à vous désavouer, et à vous remmener sur le champ à Paris.

JEANNE.

Me remmener ?

NÉRAUDOT.

Vous prier de partir avec moi.

JEANNE.

Oh ! l'esprit de contradiction !.. Eh bien, à la bonne heure ! Qu'est-ce que je voulais, moi ? te prouver ma condescendance paternelle... Voilà un jeune homme qui n'a pas de fortune... ce n'est qu'un travailleur de l'intelligence, tandis que moi... je travaille sur le capital. Mais enfin, il est charmant... charmant, charmant !.. Je vais trouver le comte d'Uxall... (*à part*) L'autre doit être là qui guette ma sortie... bravo ! ça marche parfaitement... Je savais bien que j'étais un habile homme ; mais je ne croyais pas aller si vite ! (*il sort*).

NÉRAUDOT.

### SCÈNE IX.

JEANNE, puis LUDOVIC.

JEANNE.

Ah ! je respire !

LUDOVIC, *entrant vivement.*

Il n'est plus là ! ah ! je respire !

NÉRAUDOT, *en sortant.*

Ils respirent tous les deux... c'est bon signe.

JEANNE, *à Ludovic qui redescend la scène.*

Monsieur !

LUDOVIC.

Oh ! pardon, pardon ! c'est que devant votre père, j'étais si gêné, si contraint !

JEANNE.

Mais il me semble, au contraire...

LUDOVIC.

Oui, n'est ce pas ? il vous semble que sa bienveillance aurait dû m'encourager ?.. eh bien non... Il y a de certains sentiments qui ont besoin avant tout d'être libres, spontanés... tels sont les miens... et malgré le respect que vous m'inspirez, Mademoiselle, je me sens bien plus à l'aise en son absence pour prononcer un mot... un mot qui d'abord ne veut être dit qu'à vous seule... et bien bas.

JEANNE.

Monsieur...

LUDOVIC.

Ah ! ne m'aviez-vous pas déjà compris ?

JEANNE.

Moi ! pouvais-je supposer qu'en si peu de temps ?

LUDOVIC.

C'est qu'il y a bien longtemps, au contraire, que je vous adore, que je vous cherche partout et toujours.

JEANNE.

Moi ! vous m'avez vue ?

LUDOVIC.

Je vous ai rêvé !.. oui, je m'étais créé une image idéale !.. et ce profil si charmant, que je voulais fixer sur la toile... c'est ici que je l'ai trouvé !

JEANNE, *à part.*

Ah ! mon Dieu ! est-ce que par hasard il m'aimerait en artiste ? pour mon profil... comme les autres pour ma fortune ? ce ne serait pas encore pour moi-même... mais ça se rapproche... (*Haut.*) Prenez garde, M. Ludovic, on est quelquefois dupe de son imagination.

LUDOVIC.

Non ! car à votre aspect, je me suis senti frappé au cœur... c'était comme une révélation... c'était comme si ma destinée, comme si mon père m'avait crié : la voilà !

JEANNE.

Cependant, vous me connaissez à peine... et nous avons ici d'autres personnes qui figureraient très-bien sur votre album.

LUDOVIC.

Eh ! que m'importe ?

JEANNE.

Une entre autres, la fille d'un banquier, riche, élégante, mademoiselle Néraudot...

LUDOVIC.

Eh ! que m'importe, vous dis-je !

JEANNE.

Ah ! si j'étais à sa place !

LUDOVIC.

Je vous aimerais moins.

JEANNE.

Vrai !

LUDOVIC.

Bien moins !... Ah ! si vous étiez une de ces femmes à la mode, Jeanne, je crois, oui, je crois, dussé-je horriblement souffrir, que j'aurais le courage de renoncer à vous !

JEANNE, *vivement.*

Non, non, ne dites pas cela...

LUDOVIC.

Comment ? qu'ai-je entendu !... Eh quoi ! cette supposition, la redouteriez-vous ? Mais alors... quel espoir !

JEANNE.

Mon Dieu !... tout ceci est tellement imprévu... que je veux avant tout, me recueillir, m'interroger... mon père, vous le savez, ne m'en a laissé... ni le temps, ni la liberté.

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Pour vous, sa faveur est extrême. .  
Il plaide trop en votre nom !  
S'il était là, par fierté même,  
A vos vœux je répondrais, non...  
Devant lui je répondrais non.

LUDOVIC.

Ah ! ce n'est qu'en vous que j'espère...  
Nous sommes seuls, .. ici... tout bas...  
Parlez, parlez !

JEANNE, *avec intention.*

Voici mon père...

LUDOVIC.

Ah ! de grâce, ne parlez pas...  
Je reviendrai... ne parlez pas. (*Il sort.*)

## SCÈNE X.

JEANNE, *seule.*

Pauvre jeune homme !... je n'avais que ce moyen d'échapper à mon embarras. C'est que tout ce qui m'arrive depuis ce matin est si extraordinaire ! j'ai peine à m'en rendre compte !... c'est comme

un rêve... oui, c'est le rêve de toute ma vie... réalisé enfin ! ce n'est plus l'héritière que l'on courtise ici !... c'est moi, Jeanne ! la pauvre Jeanne Mathieu ! on me trouve jolie... sans dot... c'est donc vrai ! je suis aimée pour moi-même ; et voilà donc un noble cœur auquel je puis me fier.

AIR: *Du Bouquet de bal.*

On me disait : il n'existe à la ronde  
Que des amours par l'intérêt glacés.  
Je disais, moi, qu'il est encore au monde  
Des cœurs loyaux et désintéressés.  
Mais de la richesse importune  
Puisqu'ils craignent de s'approcher,  
Il faut alors que la fortune  
Se déguise pour les chercher.

## SCÈNE XI.

JEANNE, BASTIEN, *sortant de la chambre de Lulovic.*

BASTIEN.

Ah ! par exemple ! en voilà un drôle de jeune homme ! ah ! l'étonnant jeune homme ! va.

JEANNE.

Qui donc ?

BASTIEN.

Le n° 8 ! j'ai servi bien des numéros, mais je n'en ai jamais vu un pareil !

JEANNE.

Comment ? aurais-tu à te plaindre de lui ?

BASTIEN.

Oh ! ben au contraire, Mamselle ! si vous saviez !... j'étais là , en train de rarranger sa malle qu'était tombée... Pendant ce temps-là il se promenait à grands pas... il passait son habit neuf en criant : Quel coup du Ciel ! si jolie ! si aimable !... elle sera ma femme ! enfin, un tas de bêtises !... Moi, je pousse un gros soupir, parce que je pensais à Madeleine... comme ça, .. (*Soupirant.*) Ah !... il m'entend... — Tu as du chagrin, qu'il me dit. — Ah ! oui, que je lui réponds... figurez-vous que je ne peux pas me marier, à cause des frais d'établissement... deux cents francs... — N'est-ce que ça, qu'il reprend ? écoute, mon garçon, je suis si heureux, que je veux te laisser un souvenir de bonheur... Et il me glisse dans la main cinq pièces d'or... la moitié de ma noce !... Excellent numéro 8 !... tenez, les voilà, Mamselle... qu'est-ce que vous dites de ça ?

JEANNE, *attendrie.*

Je dis... que moi aussi, je veux laisser derrière moi un souvenir pareil... tiens... (*Elle lui remet cinq pièces d'or.*)

BASTIEN.

Hein ! comment, autant de ce côté-ci ? la noce complète ?

mais non, non, je ne veux pas... vous n'êtes pas riche, vous, Mamselle!

JEANNE.

Prends... et tais-toi... va, je suis trop contente!

BASTIEN.

Et moi donc! mais voyez un peu, si on ne dirait pas que vous vous entendez avec ce bon jeune homme! je croirais que vous êtes la future dont il parle, si je ne savais pas que c'est une autre.

JEANNE, *à part.*

Une autre? (*Haut.*) Comment?

BASTIEN.

Chut! c'est un secret que j'ai découvert... sans le vouloir...

JEANNE.

Comment? quelle future?

BASTIEN.

Eh bien!... celle dont j'ai vu le nom quand la malle s'est ouverte... il y avait là-dedans des bijoux, des chiffons... enfin, une corbeille de mariage tout entière... avec cette étiquette: « Offert à mademoiselle Néraudot... »

JEANNE.

Néraudot!

BASTIEN.

Par M. César Mercadet.

JEANNE.

Que dis-tu?

BASTIEN.

Quelle idée d'aller se faire appeler Ludovic, quand on a un si beau nom, César! sans compter Mercadet... qui... Ah! l'étonnant jeune homme!

JEANNE.

Non... ce n'est pas possible!...

BASTIEN.

Puisque je vous dis que je l'ai lu... et votre père aussi... car j'en l'ai vu tantôt qui enlevait l'adresse sur la malle... mais ça ne me regarde pas.

JEANNE, *à part.*

Qu'ai-je appris!... lui!... le prétendu que mon père m'avait proposé!... il savait qui je suis!... Ah! ces aveux... ces démarches précipitées... je comprends tout... et moi qui croyais... Une pareille tromperie... oh! c'est indigne!

BASTIEN.

Le voilà!

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, LUDOVIC.

BASTIEN.

Ah ! Monsieur, ce que c'est que le bon exemple !... Tenez, v'là Mamselle qui a doublé la somme ! je vas vite annoncer ça à Madeleine. (*Il sort.*)

LUDOVIC.

Dit-il vrai ? Ah ! s'il m'était permis, Jeanne, de chercher dans ce mouvement généreux une secrète sympathie ?...

JEANNE, *avec une ironie contrain'e.*

De la sympathie ? comment donc !... entre artistes... c'est si naturel !... car tous les deux nous sommes artistes... au même titre... si ce n'est que vous êtes plus habile que moi.

LUDOVIC.

Ah ! ce n'est pas là le mérite que j'ambitionne...

JEANNE, *de même.*

Vous êtes trop modeste... les plus grands succès vous attendent... seulement, permettez-moi, à mon tour, de vous donner un conseil.

LUDOVIC.

Lequel ?

JEANNE, *avec intention.*

Tâchez de mieux choisir vos sujets... car c'est l'essentiel pour un peintre... tenez, en voici un que je prendrai la liberté de vous indiquer ; c'est un jeune homme qui s'est présenté à une famille sous des dehors menteurs... il croit s'adresser à une jeune personne bien naïve, bien simple... mais, quand il pense tenir sa dupe, celle-ci se relève et le remet sévèrement à sa place.

LUDOVIC.

Mon Dieu ! Mademoiselle, que signifie...

JEANNE, *de même.*

C'est à vous de bien faire comprendre la scène ; n'oubliez pas surtout de peindre la physionomie stupéfaite du jeune homme, et le sourire de la jeune fille quand elle prend congé de lui... (*Faisant la révérence.*) Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer. (*Elle sort.*)

## SCÈNE XIII.

LUDOVIC, *en habit*, puis BASTIEN.LUDOVIC, *stupéfait.*

Quel accueil ! quel langage ! est-ce bien elle ? tout à l'heure encore si aimable, si affectueuse, et maintenant... Qu'ai-je fait ? en quoi l'ai-je offensée ? (*Appelant.*) Bastien !

BASTIEN, *accourant.*

Ah ! Monsieur, Madeleine est d'une joie, elle vous embrasserait !

LUDOVIC.

Dis-moi, que s'est-il donc passé ici? tu étais avec mademoiselle Mathieu?

BASTIEN.

Oui, je lui ai parlé de votre générosité... parce que, voyez-vous, ça se gagne.

LUDOVIC.

Mais enfin, qu'a-t-elle dit?

BASTIEN.

Elle m'a dit : « Prends ça, et garde-le... je suis trop contente.

LUDOVIC.

Voilà tout?...

BASTIEN.

Voilà tout; mais je n'avais besoin que de ça.

LUDOVIC, *avec agitation.*

Je m'y perds... ô les caprices des femmes! toutes sont de même, ingrates, injustes, fantasques!

BASTIEN.

Ah! mais si c'est comme ça, je n'épouse pas... Ah! bien! oui... mais il faudra rendre l'argent... fi donc! ça ne serait pas délicat.

LUDOVIC, *allant à la table.*

J'étais si heureux! je le lui ai trop laissé voir... c'est un tort... qu'à présent, du moins, elle ne jouisse pas de ma douleur... rendons-lui son portrait!... aussi bien, il est gravé là... seulement, quelques mots au bas... (*A Bastien.*) Bastien, tu vas lui remettre cet album... si elle refuse de me répondre, eh bien!... c'est elle... sortons...

BASTIEN.

Sortons?

LUDOVIC.

Eh non! reste toi, et remets lui cet album. (*Il sort précipitamment.*)

## SCÈNE XIV.

NÉRAUDOT, JEANNE, BASTIEN.

BASTIEN, *seul un instant.*

Je n'y comprends rien... comment? il a une future... et avec ça... ô l'étonnant jeune homme!

NÉRAUDOT, *à Jeanne, en entrant.*

Viens donc, ma fille; allons, écoute-moi... expliquons-nous, que diable!

JEANNE, *avec colère.*

Non, mon père, non, c'est inutile; enfin, c'est...

NÉRAUDOT.

Eh bien! je l'avoue, là... oui c'est Mercadet, le fils de mon ami... (*A Bastien.*) Où est ce jeune homme?

BASTIEN.

Il est rentré; mais v'là ce qu'il m'a remis pour votre demoiselle...

NÉRAUDOT, *prenant l'album.*

C'est bien. (*Bastien sort.*)

JEANNE, *avec agitation.*

Ah ! je suis d'une colère ! vous entendre tous deux pour me tromper !... Quant à vous, je ne dis pas... tout vous est permis... vous avez le droit de vous moquer de moi... vous êtes mon père... mais lui, lui, se prêter à cette comédie ! quand je le croyais si sincère ! car c'est là justement ce qui me plaisait en lui... oh ! c'est indigne !

NÉRAUDOT.

Eh ! mon Dieu ! après-tout, il ne t'a trompée qu'à moitié.

JEANNE.

A moitié !

NÉRAUDOT.

Eh ! sans doute ! d'abord, il t'aime, j'en suis sûr... ensuite, il s'est dit artiste ; eh bien ! est-ce qu'il n'en avait pas le droit... c'est peut-être un très-grand artiste... un Michel-Ange en herbe... au bout du compte, qu'est ce qu'il a de moins que ce matin ? rien. Qu'est-ce qu'il a de plus ? quelques cent mille francs... il me semble qu'il n'y a pas là de quoi se fâcher.

JEANNE.

Et ce récit qu'il nous a fait sur son père mourant !... je l'ai si bien cru ! je me suis si bien attendrie ! Lui pardonner l'intérêt qu'il m'a surpris ? jamais. Ne me parlez plus de lui ; c'est fini, je ne le reverrai plus. (*Elle s'assied.*)

NÉRAUDOT :

Allons !... j'ai fait de belles choses ! que de finesse perdue, bon Dieu ! (*Il sonne.*) Un mariage si bien combiné ! une opération si brillante ! (*Soupirant.*) Enfin !

BASTIEN, *entrant ; il porte sur le bras le paletot de Ludovic.*

Monsieur a sonné ?

NÉRAUDOT, *à Bastien.*

Nous allons partir. Occupe-toi de nos préparatifs. (*Il va à sa chambre.*)

BASTIEN.

Tout de suite, Monsieur, dès que j'aurai fait les paquets du numéro 8.

JEANNE, *levant la tête.*

Ah ! il part aussi ?

BASTIEN, *à Jeanne.*

Oui, Mamselle... dans une heure, à ce qu'il m'a dit. Je vais même donner un coup de brosse... (*bas*) dans une heure... s'il n'a pas de réponse à l'album.

JEANNE.

Une réponse ? (*Avançant la main vers l'album qui est sur la table.*) Il a encore osé m'écrire?... oui...

\* \*\*

NÉRAUDOT, *au fond, à Bastien.*

Dis toujours qu'on attèle une voiture de poste. (*Il parle bas à Bastien qui sort ensuite, laissant le paleot sur un meuble.*)

JEANNE, *lisant, à part.*

« Mademoiselle, je dois être bien coupable. (*S'interrompant.*) Oh !  
 » oui ! puisque j'ai le malheur de vous déplaire. (*S'interrompant.*)  
 » Oh !... enfin !... un mot, je vous en supplie, un seul mot qui me  
 » permette de me justifier. Je ne puis vivre dans votre disgrâce...  
 » ah ! je le sens, votre refus serait pour moi un coup mortel ! »  
 Que dit-il ?

NÉRAUDOT, *ramassant une lettre par terre, à part.*

Qu'est-ce que c'est que ça ? une lettre tombée de la poche de ce paleot ! (*Regardant l'adresse.*) A monsieur Ludovic Saunier, artiste peintre... tiens !... ah ça, il y a donc réellement un monsieur Ludovic ?

JEANNE, *occupée de L'album.*

Ah ! mon père...

NÉRAUDOT, *occupé de la lettre.*

Tout à l'heure... (*A part.*) Voyons donc... (*Il ouvre la lettre.*)  
 Signé : César Mercadet !... Mercadet ! (*parcourant la lettre.*) Ah !  
 mon Dieu ! qu'ai-je lu ? cet échange de malles... Mercadet, retenu  
 là bas à Beauvais... et ici, un autre que j'ai pris pour lui ! qu'est-ce  
 que j'ai fait là ! moi qui l'ai rapproché de ma fille ! un petit rapin !  
 heureusement. c'est le Ciel qui me protège... elle est furieuse contre  
 lui... je l'ai échappé belle.

JEANNE.

Ah ! mon père?...

NÉRAUDOT, *s'approchant d'elle.*

Eh bien, quoi ? qu'est-ce donc, tu pleures?...

JEANNE.

C'est si touchant !

NÉRAUDOT.

Touchant !... quoi donc ?

JEANNE.

Ce qu'il m'écrit : tenez. (*Lui montrant l'album.*)

NÉRAUDOT.

Comment ! il a osé...

JEANNE.

Il demande à se justifier.

NÉRAUDOT.

Se justifier, l'effronté ! allons donc, est-ce que c'est possible ?

JEANNE.

C'est ce que je disais... d'abord ; mais vous m'avez fait voir que  
 je pourrais bien avoir été trop sévère ; après tout, comme vous le  
 disiez, si son amour est sincère, c'est l'essentiel. .

NÉRAUDOT.

Bon ! tu vas croire des phrases !

JEANNE, *lui prenant les mains.*

C'est vous que je crois, mon père; et au fait, du moment que vous étiez d'accord avec lui, j'aurais dû me défier de mon premier mouvement; j'aurais dû comprendre que vous n'avez en vue que le bonheur de votre fille...

NÉRAUDOT, *embarrassé.*

C'est vrai... ordinairement... mais... cette fois.

JEANNE, *d'un ton calin.*

Cette fois comme toujours. Aussi, je me sens toute émue... à cause de vous; je me dis : mon pauvre père est si bon ! il s'est donné tant de peine ! c'est à moi de reconnaître cela, par plus de douceur et d'indulgence.

NÉRAUDOT.

Merci... (*A part.*) En voici bien d'une autre !

BASTIEN, *entrant.*

Monsieur, la voiture est prête.

JEANNE.

Fort bien... mais d'abord, dites à ce Monsieur que nous l'attendons ici.

NÉRAUDOT.

Par exemple ! que veux-tu faire ?

JEANNE.

Je veux écouter sa justification; si de lui-même il reconnaît ses torts, s'il s'excuse de m'avoir trompée... je crois alors que je lui pardonnerai; mais si au contraire il persiste à prendre un nom qui ne lui appartient pas, et à nous cacher le sien, celui de son père...

NÉRAUDOT.

Mercadet?... Eh bien, dans ce cas-là ?

JEANNE.

Je pars avec vous.

NÉRAUDOT.

Sur-le-champ ?

JEANNE.

Sur-le-champ.

NÉRAUDOT.

Bravo ! (*A part.*) Comme ça, je suis bien tranquille... et de quelle manière qu'il s'y prenne..

JEANNE.

Il vient ! nous allons voir. (*Néraudot donne des ordres à Bastien qui lui apporte presque aussitôt le chapeau et le châte de Jeanne.*)

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, LUDOVIC.

LUDOVIC.

Ah ! Mademoiselle, quel bonheur ! vous consentez à m'entendre ?

JEANNE.

Quelques minutes seulement ; c'est mon père qui l'a voulu, et je suis vraiment trop bonne... après votre conduite offensante!...

LUDOVIC, *avec chaleur.*

Mais mon Dieu ! de quelle offense suis-je coupable ? oh ! ce serait bien involontaire, je vous le jure...

JEANNE, *avec intention.*

C'est bon., c'est bon... je veux bien croire du moins que vous éprouvez quelque repentir...

LUDOVIC.

Moi ! mille pardons, Mademoiselle, mais...

JEANNE, *l'interrompant.*

Oui, demandez-moi votre pardon, Monsieur et vous pourrez peut-être l'obtenir, si toutefois vous êtes sincère... mais hâtez-vous.

LUDOVIC

Sincère ! eh oui sans doute, je veux l'être, je le serai toujours.

JEANNE.

A la bonne heure !... (*A Néraudot.*) Il va s'amender.

LUDOVIC.

D'abord, je n'ai jamais trompé personne ; aurais-je donc commencé par vous, et par un homme aussi respectable que monsieur Mathieu ?

JEANNE.

Monsieur Mathieu ! encore ?

NÉRAUDOT.

Là ! voyez-vous ? Mathieu !

JEANNE.

Comment ? Monsieur.,.

NÉRAUDOT, *à part en se frottant les mains.*

Il s'enferme ! il s'enferme !

JEANNE, *à Ludovic.*

Vous continuez à nous donner ce nom quand vous savez si bien qui nous sommes ?

LUDOVIC.

Qui vous êtes?... mademoiselle Jeanne...

JEANNE.

Jeanne Néraudot.

LUDOVIC.

Néraudot ! comment, Monsieur serait...

NÉRAUDOT, *passant au milieu.*

Le célèbre banquier.

LUDOVIC.

Est-il possible ?

NÉRAUDOT, *bas à Jeanne.*

Comme il joue l'étonnement !

LUDOVIC.

Et vous dites que je le savais !...

JEANNE. . .

Voilà ce qui est affreux ! profiter de mon *incognito* ! apprécier si mal la pensée qui me l'avait inspiré... mais je conçois... c'est si ridicule, n'est-ce pas, cette prétention d'être aimée pour moi-même !... Monsieur a voulu me donner une leçon...

LUDOVIC.

Oh ! Mademoiselle, pouvez-vous supposer ?...

JEANNE, *s'exaltant*.

Non, ce que je trouve indigne, c'est qu'on surprenne ainsi la confiance d'une personne, qui croyait choisir librement .. c'est que par ruse on parvienne à s'emparer de ses affections...

LUDOVIC.

Qu'entends-je !

NÉRAUDOT, *bas à sa fille*.

Prends donc garde.

JEANNE.

Mais non ; je désavoue tout ce que j'ai pu dire ou penser en votre faveur. C'est fini... à moins qu'à l'instant même, à l'instant, songez-y bien, vous ne fassiez un aveu complet.

LUDOVIC, *accablé*.

Eh ! Mademoiselle, qu'importent maintenant ces torts que je ne puis comprendre ? Ce qui me désole, ce qui m'ôte le courage de me justifier, c'est que je ne puis plus vous épouser, moi qui ne suis qu'un pauvre artiste !

JEANNE.

Hein ?

LUDOVIC.

Qui n'ai que mon pinceau... ou à peu près.

JEANNE.

Il persiste !

NÉRAUDOT, *présentant le châle et le chapeau à sa fille*.

Impénitence finale !... Partons, ma fille.

JEANNE, *mettant son chapeau*.

Oui, mon père...

LUDOVIC, *accablé*.

Ah ! Mademoiselle !... c'est bien mal à vous de m'avoir trompé !

JEANNE.

Ah ! c'est moi qui vous ai trompé !... (A Néraudot, en ôtant son chapeau.) C'est moi qui l'ai trompé !

LUDOVIC.

Pour en venir ensuite à dédaigner le pauvre Ludovic !

JEANNE.

Eh ! c'est trop fort ! Adieu, monsieur César Mercadet.

NÉRAUDOT, *à part.*

Aïe !

LUDOVIC.

Mercadet ! moi !

NÉRAUDOT, *prenant le bras de Jeanne.*

Partons, ma fille, dépêchons-nous.

LUDOVIC.

Mais de grâce...

NÉRAUDOT, *entraînant sa fille.*

Pas un mot de plus.

LUDOVIC.

Mais, au nom du Ciel, écoutez-moi !...

NÉRAUDOT, *de même.*

Nous n'écoutons que notre indignation...

LUDOVIC.

Mais je ne suis pas ce que vous dites, Dieu merci ! et s'il faut une preuve... j'en ai là une...

JEANNE, *quittant le bras de son père.*

Une preuve ?

LUDOVIC.

Oui... une lettre... (*Fouillant dans sa poche.*) Ah ! mon Dieu ! où est-elle donc ?

NÉRAUDOT, *à part.*

Oui... cherche !... (*Il boutonne sa redingote.*)

JEANNE, *à Ludovic.*

Eh bien, cette preuve?... Vous voyez bien que vous ne la donnez pas.

LUDOVIC, *allant fouiller dans son paletot.*

Mon Dieu, tout à l'heure encore... Comment l'ai-je égarée ?

JEANNE, *à part.*

Eh mais... ja me rappelle... une lettre, dit-il ? et mon père qui lisait à l'instant même... Est-ce que par hasard ?

LUDOVIC.

Ah ! Mademoiselle, je ne sais ce qu'elle est devenue... mais veuillez attendre quelques instants, et à coup sûr...

NÉRAUDOT.

Prétexte que tout cela !... Nous avons bien le temps !... Viens, ma fille.

JEANNE.

Tout de suite, mon père... (*Feignant d'arranger son chapeau.*) Quelle idée !... (*Bas à Ludovic.*) Avouez que vous êtes César Mercadet.

LUDOVIC.

Mais ce n'est pas vrai.

JEANNE, *bàs.*

Vrai ou faux, avouez toujours.

LUDOVIC.

Mais pourtant...

JEANNE, *de même.*

Je le veux!... Allons, bien haut, et hardiment.

LUDOVIC.

Soit!... (*Haut.*) Eh bien, Monsieur, eh bien, Mademoiselle... puisqu'on exige de moi cet aveu, je... je suis César Mercadet.

JEANNE.

Ah! enfin!

NÉRAUDÔT.

Hein? qu'est-ce qu'il dit?... lui! César...

JEANNE.

Eh! mais sans doute... (*A Ludovic.*) Et vous venez épouser mademoiselle Néraudot?LUDOVIC, *avec aplomb.*

Je venais épouser mademoiselle Néraudot.

JEANNE.

Bien. — Et vous étiez d'accord avec mon père?

LUDOVIC, *avec aplomb.*

J'étais d'accord avec votre père... J'étais d'accord avec vous, Monsieur.

NÉRAUDÔT, *à part.*

En voilà un fieffé menteur!

JEANNE, *à Néraudot.*Eh bien, vous le voyez, il avoue ses torts. (*A Ludovic.*) A mes pieds, Monsieur, à mes pieds... là... bien... (*Elle lui tend la main.*)LUDOVIC, *se jétant à ses genoux.*

Oh! chère Jeanne! quel bonheur!...

NÉRAUDÔT, *les séparant.*Un moment, qué diable! un moment!... il finirait par se rendre si intéressant!... Ma fille, je te dénonce l'imposteur le plus effronté!... C'est pour le coup que tu vas être furieuse... (*A Ludovic.*) Ah! vous êtes M. Mercadet, ah! vous venez épouser mademoiselle Néraudot!... (*A Jeanne, en lui tendant la lettre.*) Tiens, ma fille, lis... Mercadet est à Beauvais, et celui-ci n'est qu'un simple Ludovic. Ah!

JEANNE.

Merci, mon père, voilà ce que je voulais savoir.

NÉRAUDÔT, *se retournant.*

Hein? comment?

JEANNE.

J'ai la preuve de sa sincérité! il ne me connaissait pas, et il ma aimée pour moi-même! (*A Ludovic.*) Ah! c'est à moi mainte-

nant de vous demander pardon... Mon père vous avait pris pour le fils de son ami...

LUDOVIC.

César Mercadet, retenu en chemin par une dame.

NÉRAUDOT.

Une dame ?

LUDOVIC.

Ah ! les clignements d'yeux... les signes... je comprends.

JEANNE.

Remerciez-le pourtant, Monsieur ; depuis ce matin, je n'ai fait que lui obéir... Il m'a dit : Ecoute M. Ludovic... et j'ai écouté M. Ludovic... Il a presque ajouté : Epouse M. Ludovic... et... et...

NÉRAUDOT.

Tu épouseras M. Ludovic... O qu'il y a de malice dans cette tête là ! elle tient de moi.

### CHŒUR.

AIR : *Barcarolle d'Haydée.*

Ce mariage  
Est pour son cœur  
Un gage  
d'éternel bonheur !

JEANNE, *au public.*

AIR : *Vaudeville du Premier Prix.*

On veut être aimé pour soi-même ;  
Pourtant, si je puis en juger,  
Bien souvent ce qu'en nous on aime,  
C'est quelque mérite étranger.  
Ainsi, vous, nos juges suprêmes,  
Croyez, Messieurs, sans compliments,  
Que nous vous aimons pour vous-mêmes...  
Et pour vos applaudissements,  
Pour vous et pour vos applaudissements.

FIN.